

J'avoue que je n'ai pas été trop fâché de la petite correction paternelle que MM. Carré et Cormon viennent d'infliger à ce vieux séducteur de Richelieu. Ils l'ont un peu traité en Géronte et en Cassandre, pour venger d'un coup toutes les femmes qu'il a trompées et tous les maris qu'il a rendus ridicules; ils le font mystifier par une grisette, et griser par son propre valet de chambre, qui verse un narcotique dans le vin de son maître. Les mémoires du temps nous apprennent que Richelieu avait osé plaire à une jeune fille que monseigneur avait distinguée, et qu'il envoya la belle à l'hôpital pour la punir de son mauvais goût. Mais l'Opéra-Comique est fait pour redresser l'histoire, et c'est là un privilège qu'on n'a jamais contesté..

Le vainqueur de Mahon n'avait que soixante-deux ans lorsqu'il fut nommé gouverneur de la Guyenne, c'était la fleur de l'âge pour un homme qui se maria, pour la troisième fois, à quatre vingt-quatre ans sonnés, et qui ne fut pas plus fidèle à sa troisième femme qu'il ne l'avait été aux deux premières. Le jour où il fit son entrée à Bordeaux dans *toute sa gloire*, comme disait Voltaire, on ne lui aurait point donné trente ans. C'était l'avis de tous ses contemporains et de toutes ses contemporaines. Trois ans plus tard, ce même Voltaire écrivait à son héros:

« Il y a, monseigneur, une prodigieuse différence, comme vous savez, entre vous et votre chétif ancien serviteur. Vous êtes frais, brillant, vous avez une santé de général d'armée, et je suis un pauvre diable d'hermite, accablé de maux et surchargé d'un travail ingrat et pénible, c'est ce qui fait que votre serviteur vous écrit rarement..... Je vous exhorte à voir *le Droit du Seigneur*. On dit qu'on en a retranché beaucoup de bonnes plaisanteries, mais qu'il en reste assez pour amuser le seigneur de France qui a le plus usé de ce beau droit. »

Et il dit ailleurs avec le même enjouement: « Les héros vivent plus longtemps que les philosophes; j'en excepte Fontenelle dont je vous souhaite l'estomac et les cent années? vous voilà doyen de l'Académie, c'est une bien belle place; mais il la faut conserver. »

Pauvre doyen de l'Académie, s'il pouvait revenir au monde et voir comme on l'arrange! Les auteurs ont choisi justement l'époque de son plus grand triomphe pour l'embarquer dans une aventure d'écolier dont il sort l'oreille basse et le nez long d'une autre. C'est au milieu des feux de joie, des fusées, des compliments, des harangues, des acclamations, des battements de mains d'une réception presque royale, qu'une petite ouvrière, un valet de comédie et un grimaud se moquent de leur nouveau gouverneur, qui n'a jamais souffert de raillerie, même de la part de ses égaux. Soyez donc le plus adroit des courtisans, le plus fin des diplomates, le plus irrésistible des séducteurs, pour servir de risée et d'amusement à Mlle Château-Trompette, comme qui dirait une héroïne du jardin Mabille et du Château-des-Fleurs!

C'est bien fait pour le maréchal de Richelieu. Il n'a que ce qu'il mérite. Pourquoi aussi va-t-il s'amouracher d'une madame Boucant, qu'il n'a jamais vue, lui, qui avait eu l'insolence de répondre à un billet de Mme de Guébriant par ces dures paroles: « Vous m'attendrez, dites-vous, dans la cour des cuisines; restez-y, mon cœur, et charmez-y les marmitons, qui vous trouveront sans doute à leur goût. »

Qu'est-ce que Mme Bourcant? C'est une petite bourgeoise d'une beauté si extraordinaire qu'on en a parlé jusqu'à Versailles. Aussi lorsque le duc de Richelieu vient prendre congé de Mme de Pompadour. « Mon cher ennemi intime, lui dit-elle, puisque vous partez pour votre nouveau gouvernement, donnez-moi donc des nouvelles de cette Mme Bourcant qui nous éclipe toutes, à ce que prétendent

plusieurs notables de Bordeaux. —Je n’y manquerai point, dit galamment le maréchal, quoique je sois bien sûr du contraire. Le soir même de mon arrivée je me propose de donner un bal, et M. et Mme Bourcant seront des premiers sur la liste de mes invités. »

Mais il a compté sans son hôte. Soit que le Bourcant, jaloux comme un tigre ait deviné les projets du gouverneur, soit qu’il ait des intelligences à Versailles, il ordonne à Mme Bourcant de prendre un domino et un masque, de monter en gondole comme si elle était à Venise, et d’aller passer quelques semaines auprès d’une tante où elle sera à l’abri de tout danger. Quant au mari, en qualité de notable, il se rendra au bal, accompagné de sa servante Cadichonne, et comme la petite a la peau douce et les attaches dînes, le maréchal n’y verra que du feu.

Le secret du reste, est fort bien gardé: il n’est connu que de cinq ou six personnes: du mari d’abord, de la femme et de la soubrette, puis de Champagne, le valet de chambre de M. de Richelieu, puis de Mlle Château-Trompette, la couturière de Mme Bourcant. Champagne est un rusé compère, il prend la place du batelier qui doit conduire à Royant la beauté invisible convoitée par son maître, et, au lieu de la mener auprès de la tante, il se dirige, à force de rames, vers le palais du gouverneur. Mais la beauté invisible n’est autre que Lise, une ancienne amie de Champagne, couturière de son état, et plus connue sous le nom de Château-Trompette, un casino dont elle fait les délices.

Pourquoi Mlle Château-Trompette a-t-elle une si grande envie de se substituer à Mme Bourcant? Par vertu pure elle aime en tout bien un petit clerc de greffier, le jeune Bancelin, qui représente à lui seul l’esprit de résistance et d’opposition des anciens parlements. Ce Bancelin, qui a la tête près du bonnet, ne parle de rien moins que d’aller trouver le gouverneur, un duc et pair, un maréchal de France, de le provoquer et de se battre en duel, parce que M. de Richelieu a eu l’indignité de se vanter des bonnes grâces de Mme Bancelin, et de placer dans son musée secret le portrait de la susdite Bancelin, fort légèrement vêtue, à côté des portraits de Mme de Berry, de Mlle de Charolais, de Mlle de Valois, de Mme de Prie, de Mme Guébriant, de Mme Badiani, de Mlle Michelin, etc. etc. Qui a divulgué le mystère de cette diffamation en miniature. On n’a jamais pu me l’apprendre, je ne présume pas que le maréchal, à son débotté, n’ait eu d’autre soin que d’exposer sa galerie galante. Toujours est-il que le petit Bancelin lui ferait un mauvais parti si Mlle Lise ne se mêlait d’arranger l’affaire.

La voilà donc tête à tête avec ce terrible séducteur, qui, la prenant pour la femme du notable, trouve que la renommée ne l’a point surfaite. On soupe, on jase, on chante même des couplets très-vifs, et M. de Richelieu n’est point déjà si à plaindre de ne parler qu’à une grisette quand il complait sur une bourgeoise. Mais il est dit qu’on lui fera faire pénitence de ses vieux pêchés. Au moment critique, on lui verse un somnifère, on le roule comme un paquet sur un fauteuil, et Mlle Lise, profitant de l’ivresse ou plutôt du sommeil léthargique de M. le gouverneur, fait sauter la serrure d’un coffre avec beaucoup de grâce et de dextérité, jette à la dérobée un coup d’œil sur les portraits que la pudeur l’empêche de regarder trop long-temps, et met délicatement dans sa poche celui de la mère du jeune homme dont l’honneur lui est cher, vu qu’il lui a promis de l’épouser.

Vous croyez que Mlle Lise est contente? Vous ne connaissez point cette variété de grisette bordelaise et vertueuse? Ce n’est pas pour rien qu’on l’a surnommée Château-Trompette; il faut qu’elle aille trompétant partout son aventure, il ne lui suffit point d’avoir supé son gouverneur, elle s’en vante par-dessus le marché. On a

raison de dire que quand le diable devient vieux il se fait ermite. Telle est la douceur et la magnanimité de M. de Richelieu, qu'après avoir un peu effrayé la belle, // 2 // il consent à lui donner, pour toute vengeance, un certificat de bonne vie et mœurs. Il jure au petit Bancelin, sur la tête de Mme Bancelin, sa respectable mère, que Mlle Château-Trompette est une modèle de sagesse et de fidélité. Oh! le bon billet qu'à La Châtre.

Il ne faudrait point conclure de l'analyse qui précède à l'in vraisemblance et l'absurdité de la pièce. Elle n'est pas plus déraisonnable qu'une autre, elle est fort bien intriguée, elle n'est pas du tout ennuyeuse, et si l'on remplaçait cette figure de Richelieu, qui n'est point dans son cadre, par un de ces dignes bourgmestres à perruque *in-folio*, dont on peut faire impunément des gorges chaudes, il n'y aurait plus qu'à louer.

La musique de *Quentin Durward* m'avait paru un peu lourde et un peu bruyante pour l'Opéra-Comique; on ne saurait adresser le même reproche à la partition nouvelle; il y a de la vivacité de l'esprit, de la verve, plus d'un motif heureux, une orchestration toujours correcte, élégante et claire; enfin l'auteur ne se croit pas obligé de monter sur des échasses et d'emboucher le clairon.

Parmi les morceaux qui ont fait le plus de plaisir, je dois citer d'abord la ronde du couvre-feu, fort bien chantée par Mme Cabel, et qui revient à plusieurs reprises; un duo des plus agréables, pendant lequel on exécute à l'orchestre des airs de danse d'une jolie couleur et d'un effet piquant; le chœur final, avec demandes et réponses syllabiques, d'une simplicité charmante, et qui a provoqué de très-vifs et de très-justes applaudissements.

Au second-acte on a fort goûté les couplets de Richelieu, un duo très-bien fait, et surtout le quintette des rires, morceau de scène très-difficile et parfaitement réussi.

Le troisième et dernier acte s'ouvre par la ronde de Champagne, d'un rythme très-franc, d'une allure vive et d'une mélodie facile et populaire. Les couplets en duo, très spirituels et très bien dits par Berthelier et par Mlle Lemercier, ont eu l'honneur du *bis*. Le trio bouffe ne m'a paru saillant ni par l'idée, ni par le motif, mais il est instrumenté de main de maître; enfin les couplets de Lise où elle se vante de sa folle équipée sont remplis de charme et de *brio*.

On a longtemps prétendu que Mme Cabel n'était vraiment pas à son aise dans des rôles de grisette, elle a bien prouvé le contraire, si elle y revient aujourd'hui, c'est sans aucun danger pour sa réputation et pour sa talent. On ne lui répétera pas cet éternel refrain; « Chantez-nous donc votre ronde des *fraises*? » elle a chanté, depuis, bien des rondes, et joué bien des rôles. Elle est fort légère et fort brillante sous les traits de Mlle Château-Trompette; on lui a fait *bisser* ses premiers couplets et on l'a rappelée deux fois dans la soirée.

C'est Couderc qui devait jouer Richelieu, mais, après de longues études et de nombreuses répétitions, cet excellent comédien, saisi, on peut le dire, à la gorge par une laryngite affreuse, a dû céder le rôle à Mocker, son camarade et son ami. Celui-ci n'a eu que fort peu de jours pour apprendre et répéter quatre ou cinq cents lignes écrits pour un autre. Il faut donc le féliciter doublement, et pour le service qu'il a rendu au théâtre, et pour la manière aisée et distinguée dont il a joué ce personnage de Richelieu, qui n'avait pas été mieux rendu depuis Firmin. J'ajouterai ici, pour ceux qui ne le sauraient pas encore que Mocker a été nommé professeur au Conservatoire, en remplacement de ce pauvre Moreau-Sainti, enlevé par une morte presque subite,

et qu'on ne pouvait faire un meilleur choix. J'engage ses élèves à venir le voir et applaudir dans sa nouvelle création, cela vaudra pour eux six mois de classe.

Sainte-Foy porte à merveille la livrée de Champagne; c'est un valet de bonne maison, fin, délié, souple, et quand il le faut, menteur et arrogant. Le grand talent de Sainte-Foy est de ne jamais être le même, d'avoir une physionomie, une tournure, un cachet différent dans chaque rôle qu'il joue, et d'être toujours comique et amusant.

Je ne sais si Mlle Lemercier, qui fait la servante Cadichonne, a jamais été à Bordeaux; mais c'est elle qui est le mieux coiffée de toutes les prétendues grisettes qu'on nous montre dans la pièce, et qui sait le mieux nouer son foulard. Elle a plutôt l'accent marseillais que bordelais; du reste, elle est fort drôle, et pourvu qu'on gasconne, le public n'y regarde pas de si près.

Berthelier met beaucoup de verve dans ces fameux couplets où il ne peut contenir sa joie de se voir élevé tout à coup, de pauvre marmiton qu'il était, à la dignité de maître queux. Ponchard n'a qu'un rôle effacé et secondaire. Les mairs dans la situation de Bourcant prêtent souvent à rire; mais Prilleux a la jalousie triste. Quand il n'est pas en scène, on s'égaye à ses dépens. Dès qu'il paraît, on est glacé.

LE MONITEUR UNIVERSEL, 29 avril 1860, pp. 1-2.

Journal Title: Le Moniteur universel
Journal Subtitle: Journal officiel de l'Empire Français
Day of Week: Sunday
Calendar Date: 29 April 1860
Printed Date Correct: Yes
Volume Number:
Year:
Series:
Issue: 120
Livraison:
Pagination: 1-2
Title of Article: Feuilleton du *Moniteur Universel* du 29 avril
Subtitle of Article: Revue Musicale. Théâtre impérial de l'Opéra-Comique: *Le Château-Trompette*, opéra-comique en trois actes de MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. Gevaert.
Signature:— A. de Rovray
Pseudonym —:
Author: — A. de Rovray
Layout: Feuilleton
Cross-reference: